

## « Le Luxembourg et ses abords dans *Les Misérables* de Victor Hugo »

Le Jardin du Luxembourg est littéralement au cœur des *Misérables*<sup>1</sup>, le lieu du « LUX FACTA EST » (III, 6, 2) qui fait la lumière dans le cœur de Marius et de Cosette. Pour cette raison, il est aussi le centre à partir duquel le roman s'organise<sup>2</sup>. Ce que j'entends démontrer par une analyse précise de la topographie du roman qui inscrit leur rencontre à la fois dans une réalité spatiale, historique et autobiographique, autrement dit terrestre, et dans un ordre céleste. Le livre sixième de la troisième partie, « Marius », qui nous en donne le corpus s'intitule précisément : « La Conjonction de deux étoiles ». Rappelons que la rue Saint-Jacques conduit à Compostelle ou *Campus stellae*, « le champ de l'Étoile ». Double appartenance de l'homme, les pieds en enfer et la tête dans les étoiles. Projection céleste et abyssale de la topographie d'un quartier balisé par ce « chemin des étoiles » et la rue d'Enfer, ancien nom des actuels boulevard Saint-Michel et rue Henri Barbusse.

### Victor Hugo et le Luxembourg

Victor Hugo a passé l'essentiel des trente premières années de sa vie autour du jardin du Luxembourg, de la rue des Feuillantines à la rue Notre Dame des Champs (1827-1830) en passant par les rues du Dragon, du Cherche-Midi, de Mézières ou de Vaugirard. Il se marie à Saint-Sulpice. Il revient ensuite siéger au Palais du Luxembourg comme pair de France (1845-1848) puis, après l'exil, comme sénateur (1876). Il est inhumé au Panthéon.

Il faut ajouter à ce Luxembourg parisien le Grand-Duché où Hugo s'est réfugié en 1871 après avoir été expulsé de Belgique pour avoir donné asile à des réfugiés communards. Lorrain, il a aimé ce pays qui fait partie de sa Lotharingie intime. De son séjour à Vianden, il rapporte de magnifiques dessins. Il y achève *L'Année Terrible* (1872) où l'on trouve cette évocation des Feuillantines dévastées par une bombe (« Une bombe aux Feuillantines »). *Le Droit et la Loi (Actes et Paroles, 1875)* en donne une version prosaïque et souligne la proximité des Feuillantines et du Luxembourg. Les deux jardins sont symétriques et complémentaires. Le premier, c'est l'espace intime, « le vert paradis des amours enfantines » comme le résumera Baudelaire dans « *Mœsta et errabunda* », l'un de ses plus vibrants poèmes, le second, c'est le jardin public ouvert à toutes les rencontres. C'est surtout le jardin de l'adolescence où les sens du jeune poète s'éveillent avec le printemps et où il rêve de trousseur « les jupons d'une Diane en marbre » (« Toute la vie d'un cœur – 1817 – Adolescence », écrit le « 10 septembre 1873 / Sur l'impériale d'un omnibus », *Toute la lyre*, VI, 18). C'est, bien sûr, le jardin des étudiants et donc celui de Marius et de ses amis de l'ABC dont le quartier général est « près du Panthéon dans un petit café de la place St-Michel appelé le café Musain aujourd'hui démolie ». Ils se réunissent dans l'arrière-salle qui a une issue rue des Grès, actuelle rue Cujas [III, 4, 1].(fig. 1)

---

<sup>1</sup> *Les Misérables* ont été écrits en deux temps. De 1845 à 1848, Hugo écrit un premier état, *Les Misères*. Il en abandonne la rédaction en février 1848, « pour cause de révolution », dit-il, et il se consacre à la politique jusqu'au coup d'état du 2 décembre 1851. Il s'exile à Jersey puis à Guernesey où il reprend le manuscrit en 1860 pour une publication par livraisons en 1862.

Les extraits cités peuvent être retrouvés dans les éditions en ligne des *Misérables* dont celle, critique, de Guy Rosa qui présente les différents états du texte :

## Le Luxembourg : « Joie dans les profondeurs »

Sans doute faut-il appliquer à Hugo ce qu'il dit de la géographie d'Eschyle : « Quand cette géographie cesse d'être chimérique, elle est exacte comme un itinéraire. Elle devient vraie et reste démesurée<sup>3</sup> ». A vrai dire, cette « géographie chimérique » est aussi vraie, mais d'une autre vérité, celle des formes élémentaires qui structurent aussi bien la nature que le moi, le langage et la pensée. De là cette géographie paradoxale qui participe de la Chimère tout en se voulant « exacte comme un itinéraire » mais toujours « vertigineuse » et donc abyssale, explorant les surfaces comme les profondeurs, conformément à la mission proprement géo-graphique du Poète : dire la totalité du monde dans la singularité des lieux convoqués qu'il va nommer de façon quasi incantatoire. La géographie est d'abord une toponymie, un inventaire de lieux qu'il faudra ensuite situer sur des cartes de plus en plus précises et relativement exactes : « [...] noms de lieux, révélation historique /On peut retrouver d'un bout du monde à l'autre la trace des migrations des peuples et leurs stations diverses çà et là, en suivant comme une piste les traînées d'homonymies géographiques qu'ils ont laissées derrière eux<sup>4</sup> ». Le toponyme n'a pas qu'une simple valeur référentielle mais porte en lui un imaginaire, une histoire inscrite dans son épaisseur sémantique et permet une lecture archéologique autant que poétique.

Le Luxembourg est donc d'abord un nom et un nom magique. ». A la fois référentiel – c'est un lieu réel – et poétique, il révèle d'emblée sa vérité profonde, son « génie », au sens où l'on parle du « génie du lieu » et participe de cette « géographie chimérique » qui est aussi bien celle de Marius que de Hugo. Si l'étymologie y révèle un « bois sacré » (< *lucus*), on notera que la même racine indo-européenne *leuk* est à l'origine de *lux-lucis*, lumière.

Le choix du *Luxembourg* comme lieu où commence l'illumination réciproque de Marius et de Cosette dans le chapitre « *Lux facta est* » n'est donc pas seulement un effet de réel ou un détail autobiographique. C'est un choix motivé sémantiquement qui surdétermine ce jardin, comme tous les lieux des *Misérables* d'ailleurs, au nom d'un cratylisme, privilège du poète. Hugo, auteur conséquent, sait que « les noms prédisent ». *Nomen omen*. Un nom est une figure, dit-il, et ailleurs, une « effigie ». De là l'histoire du véritable nom de Cosette, Euphrasie, « Cosette, lisez Euphrasie. La petite se nommait Euphrasie » [I, 4, 1], ainsi nommée vraisemblablement par son père, Tholomyès.

C'est ce père dénaturé qui, le premier, célèbre le jardin au moment même où il va abandonner Fantine et Cosette : « Joie dans les profondeurs! Vis, ô création! Le monde est un gros diamant. Je suis heureux. Les oiseaux sont étonnants. Quelle fête partout! Le rossignol est un Elleviou gratis. Été, je te salue. O Luxembourg! ô Géorgiques de la rue Madame et de l'Allée de l'Observatoire! » [I, 3, 7]. Le Luxembourg est le lieu initiatique où cette « Joie dans les profondeurs » va se manifester dans le regard abyssal de Cosette qui saisit Marius : « Ce qu'il venait de voir, ce n'était pas l'œil ingénu et simple d'un enfant, c'était un gouffre mystérieux qui s'était entr'ouvert, puis brusquement refermé. » [III, 6, 3]. Plus tard, dans le fabuleux jardin de la rue Plumet, Cosette, dans « le murmure des enfantillages, des redites, des rires pour rien », va finir l'initiation et révéler son véritable nom à Marius. Le chapitre s'intitule significativement, « Pleine lumière ». Et cette « pleine lumière » qui irradie du *Luxembourg* s'incarne dans le corps même de Cosette : « Cosette était une condensation de lumière aurorale en forme de femme. » [IV, 8, 1].

---

Pour comprendre comment Cosette, mais lisez Euphrasie, est l'exacte « correspondance » du Luxembourg défini et cadré très précisément par son père, il faut venir au sens étymologique et symbolique de son véritable nom. Du grec *euphrasia* « joie » ou « bonne parole », il désigne aussi l'*euphrasia officinalis*, petite plante parasite des graminées, l'euphrase, censée guérir les maladies des yeux. Ses noms vulgaires : casse-lunettes, luminet, herbe-à-l'ophtalmie, sont assez éloquents. Paracelse, qui a fondé sa pratique médicale sur le principe de similitude entre le visible et l'invisible, donne pour exemple l'*euphrasia* : les taches en forme d'œil, qui ornent sa corolle, indiquent à l'évidence qu'elle guérit des ophtalmies... De là une théorie de la *signature*, reprise par J. Bœhme, mais aussi par Lavater, Gall et tout un courant ésotérique familier à Hugo<sup>5</sup>. Tout ce qui est dans le monde est *signé*, c'est-à-dire porte en son apparence extérieure la *signature* qui à la fois dissimule et indique ce qu'il est dans son essence, dans « son cœur secret ». Dé-chiffrer le monde, c'est découvrir son chiffre secret, sa *signature*.

Pour Hugo qui, souffrant d'ophtalmie, en connaît les vertus, elle a une forte charge symbolique et affective. L'*euphrasia officinalis* est le nom de la « jolie petite fleur » qu'il a cueillie au sommet du Rigi, « au bord d'un précipice de quatre mille pieds » pour l'envoyer à Adèle, sa femme, et à Didine/ Léopoldine, sa fille. Les carnets préciseront qu'elle a été cueillie à 4 heures de l'après-midi, le 12 septembre 1839. Léopoldine mourra quatre ans plus tard, dans la proximité de ce 12 septembre (le 4), précipitée dans l'abîme...

Euphrasie, mais entendez Cosette, condense toutes ces significations. C'est à la fois la fleur qui rend la vue et fait la lumière et la bonne parole joyeuse. Hugo en fait le moyen du *fiat lux*, une « cause de joie », *Causette* donc. Peut-être est-ce la raison de ce diminutif qui « déconcerte la science des étymologistes ». Mais c'est aussi la fleur de l'abîme qui lui vaut ce regard abyssal et inscrit Léopoldine dans « son cœur secret ». L'ensemble donne cette « joie dans les profondeurs » proclamée par son père et véritable signification de son nom.

C'est donc l'onomastique qui fait du Luxembourg ce lieu lumineux même sous la pluie, ainsi que Hugo le décrit dans *Les Misérables* au 6 juin 1832 dans un véritable hymne à la joie. « Tout était grâce et gaîté, même la pluie prochaine [...]. Les statues sous les arbres, nues et blanches, avaient des robes d'ombre trouées de lumière ; ces déesses étaient toutes déguenillées de soleil » [V, 1, 16]. Portrait de l'auteur de cette « splendeur », Dieu ou Hugo, en « millionnaire d'étoiles ». Le Luxembourg est sur le « Chemin des étoiles »...

### **Le Luxembourg, lieu de l'intrigue.**

Pour être mythique et poétique, le Luxembourg dans *Les Misérables* n'en est pas moins topographiquement exact. On remarquera que Hugo cadre avec précision les allées et venues de ses personnages, Marius, Cosette et Jean Valjean, alias M. Leblanc, dans l'espace préalablement défini par Tholomyès entre la rue Madame et l'Allée de l'Observatoire. Cet espace est lui-même circonscrit à une allée avec un banc dans la Pépinière, telle qu'elle existait encore en 1828, au moment où commence l'intrigue amoureuse<sup>6</sup>. L'autre élément référentiel est la statue du Gladiateur, disparue aujourd'hui. (fig. 2 et 3)

Hugo donne aussi le cadre temporel. Ainsi l'arrivée de Jean Valjean et de sa pupille rue de l'Ouest se fait en 1828-29 – Cosette a treize-quatorze ans. Elle a quinze ans quand elle devient cette « grande et belle créature » que remarque Marius. Elle a seize ans quand

---

\_\_\_\_\_

leurs regards et leurs destins se croisent et à peine dix-sept ans quand enfin ils échangent leurs noms dans un baiser.

On peut affiner et préciser qu'elle est née le 7 décembre 1815 vraisemblablement à la maternité de Port Royal (Fantine est une fille-mère), rue de la Bourbe, au carrefour de l'Observatoire. Ce même jour, le Maréchal Ney est exécuté juste en face, là où se trouve aujourd'hui sa statue. (fig. 4) Le calembour Ney/naît qui induit cette hypothèse est corroboré par le *Journal de ce que j'apprends chaque jour*, en date du 19 juin 1846. C'est le moment où Hugo rédige *les Misères*. Il se dit pris de remords d'avoir applaudi à son exécution en 1815. Devenu pair de France et siégeant au palais du Luxembourg, il récuse toute solidarité avec la Chambre des pairs de 1815 qui avait voté la sentence : « Nous autres nous sommes purs de ce sang qu'on a versé. Nous étions enfants alors, nous sommes hommes aujourd'hui, et pairs de France à notre tour<sup>7</sup> ». Sa naissance, liée à la mort de « la plus illustre victime de la Restauration » est dans la logique de l'oxymore récurrent qui rapproche la tombe du berceau. Explicitement dans *Les Misérables*, Hugo fait de l'enterrement du général Lamarque « une occasion de renaître » [IV, 2,3]. Cosette semble offerte aux mânes du maréchal Ney en réparation, de même qu'elle réincarne Léopoldine tragiquement noyée.

### **De la rue de l'Ouest à la rue Notre-Dame-des-Champs : l'adresse de Jean Valjean**

Hugo ne donne pas le numéro de la rue de l'Ouest où habitent Jean Valjean et Cosette mais décrit l'immeuble quand Marius suit Cosette et se risque à stationner sous ses fenêtres : « Elle demeurait rue de l'Ouest, à l'endroit le moins fréquenté, dans une maison neuve à trois étages d'apparence modeste » [III, 6, 9]. La suite précise qu'elle habite au troisième étage et que l'immeuble a une porte cochère. (fig. 5)

Munie de ces renseignements, j'ai localisé l'immeuble, qui existe encore, au 47 actuel de la rue d'Assas. (fig. 6) La construction de l'immeuble date à peu près de 1830. Avec sa porte cochère, il correspond à la description de Hugo. Mais il a une particularité plus décisive : il est face à la branche par où commence la rue Duguay-Trouin, dans la proximité de la maison que Hugo habitait au moment de la fiction, 11, rue Notre-Dame-des-Champs<sup>8</sup>. Son jardin, correspondait à l'actuelle rue Huysmans et avait une porte au 9-11, rue Duguay-Trouin. La lithographie de Jacques-Auguste Régnier et J.-J. Champin (1831-1835) montre la petite Léopoldine jouant et son frère Charles tenant la main de sa bonne. (fig. 8) Cosette de sa fenêtre pouvait-elle voir les enfants Hugo jouer dans le jardin ? J'ai voulu vérifier et je suis donc entrée dans la fiction en pénétrant dans l'appartement de Jean Valjean grâce à l'obligeance de son actuel occupant. On y voit bien le début de la rue Huysmans mais c'est du 5<sup>e</sup> étage du 58, en face, que j'ai pu constater qu'elle pouvait voir la maison et le jardin des Hugo, pour peu que la perspective n'ait pas été bouchée par la maison qui s'élevait au 3, rue Duguay-Trouin où Balzac logeait son savant<sup>9</sup>. Une réclame dans la presse nous annonce qu'en mai 1828<sup>10</sup> un certain M. Azaïs y donnera dans son jardin des *Conférences philosophiques*. (fig. 7)

---

Réciproquement, Hugo a pu voir l'immeuble se construire. Il n'est pas exclu qu'il en ait connu les occupants, d'autant que le 47, rue d'Assas communique avec le 72, rue Madame, manifestement plus ancien. Dans sa proximité immédiate se trouvaient les ateliers de ses amis peintres et sculpteurs. Les Devéria occupaient une vaste maison au 38, rue de l'Ouest, au point de jonction avec la rue Notre-Dame-des Champs, près du carrefour de l'Observatoire. C'est dans la villa des Devéria qu'a eu lieu un soir de juillet 1829 la mythique lecture de *Marion de Lorme*<sup>11</sup>. Tout le Cénacle romantique est réuni autour de Hugo. Balzac y fait son entrée. C'est un immense succès dont se souviendra avec émotion Dumas dans ses *Mémoires*. La préparation de la bataille d'Hernani avec son « vacarme » indispose la propriétaire et les Hugo devront quitter la maison de la rue Notre-Dame-des-Champs pour la rive droite, rue Jean Goujon en mai 1830<sup>12</sup>.

### **Le guet-apens de la mesure Gorbeau — La fausse adresse**

Marius perd la trace de Cosette. Jean Valjean s'est replié rue Plumet, l'un de ses trois domiciles. Mais il continue à venir à l'église de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, 250, actuelle rue Saint-Jacques. Jondrette/Thénardier, qui habite à son tour la mesure Gorbeau et se trouve voisin de Marius, a fait porter par Eponine à l'adresse du « *monsieur bienfaisant de l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas* » une demande d'aide signée Fabantou, artiste dramatique. Il reconnaît dans le paroissien venu avec sa fille lui apporter un paquet de hardes neuves, le « donneur de poupées » et « voleur d'enfants » qui jadis lui a ravi « l'enfant de la Fantine, l'Alouette » et décide de lui tendre un « guet-apens » pour enlever Cosette contre rançon<sup>13</sup>. Marius qui assiste à la scène par le « judas de la providence » y découvre en même temps le sauveur de son père et le sobriquet, l'Alouette, donné jadis à Montfermeil par les gens du pays à celle dont il ne connaît pas le nom et qu'il nomme Ursule. Dans ce chapitre, Thénardier prononcera six fois « l'Alouette » en alternance avec « la petite » sans jamais lui donner son véritable nom, Cosette.

Thénardier ne connaît Jean Valjean que comme paroissien de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, et Marius ne le connaît que par le sobriquet de M. Leblanc jeté par Courfeyrac et gardé par commodité par le narrateur. Ou par les initiales U. F. d'un mouchoir d'abord attribuées à Cosette – d'où Ursule. Jean Valjean donne à Thénardier une fausse adresse et un faux nom, Urbain Fabre, seulement attesté par les initiales de son mouchoir. Retour de la Thénardier, furieuse : « Personne! numéro dix-sept! c'est une grande porte cochère! Pas de monsieur Fabre ! rue Saint-Dominique, et ventre à terre, et pourboire au cocher, et tout! J'ai parlé au portier et à la portière, qui est une belle forte femme, ils ne connaissent pas ça ! » [III, 8, 20]

L'adresse pour être fausse n'en a pas moins une exactitude topographique : la rue Saint-Dominique-d'Enfer, n° 17, est l'actuelle rue Royer-Collard, nom qu'elle porte depuis 1846. Elle est bien dans la proximité de l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas, ce qui la rend crédible aux yeux de Thénardier. Le lecteur un peu futé comprend que, par cette jolie conjonction de l'enfer et de saint Dominique, fondateur de l'ordre auquel sera confiée l'Inquisition, l'adresse « correspond » aussi exactement à la situation du prisonnier soumis à l'inquisition de Thénardier : « un grand inquisiteur eût pu envier ce sourire ». En fait la

---

Thénardier a bel et bien été envoyée au Diable Vauvert que la légende localise tout près, à l'emplacement de l'ancien couvent des Chartreux dont les terrains ont été intégrés au jardin du Luxembourg. Ajoutons que la rue d'Enfer tire son nom de la *Via Inferior* des Romains qui doublait la *Via Superior*, actuelle rue Saint-Jacques.

L'adresse désigne un ensemble bâti qui fait l'angle de la rue d'Enfer-Saint-Michel, au niveau des numéros 73-79 actuels du bd Saint-Michel, et de la rue Saint-Dominique-d'Enfer. Balzac dans *Les Petits Bourgeois* en fait le cadre de son roman et donne une description précise de l'ensemble vers 1830, période de sa propre fiction<sup>14</sup>. La maison de trois étages, dit Balzac, avait une entrée au milieu de la rue Saint-Dominique-d'Enfer (le 17 ?) avec une « porte cochère, grosse, solide ». L'immeuble actuel (fin XIXe siècle) n'a pas de porte cochère : on y pénètre par le 73, bd Saint-Michel, soit approximativement le 23 de l'ancienne rue d'Enfer. Un petit hôtel particulier du XVIIIe siècle se trouve derrière la façade de l'immeuble haussmannien au 79. (fig. 9-10) La propriété s'étendait jusqu'au cul-de-sac Saint-Dominique (actuelle impasse Royer-Collard). J'ai d'abord cru que l'adresse était celle de Royer Collard auquel Hugo rend visite lors de ses candidatures à l'Académie française. En fait, il habitait au 20, rue d'Enfer, c'est-à-dire en face, à l'emplacement de la porte Royer Collard.

Cette précision a son importance. Si l'on tire un trait du carrefour Royer Collard au 47 rue d'Assas, on constate que les deux adresses, la vraie présumée et la fausse attestée, sont relativement symétriques par rapport à la Méridienne. Les coordonnées spatiales sont en effet éclairantes. Par rapport au méridien de Greenwich :

47, rue d'Assas, 48° 50' 45'' N / 2° 19' 45'' E ; rue Royer Collard, 48° 50' 45'' N / 2° 20' 31'' E.

Il suffit de soustraire les 2° 20' 13,82'' du méridien de Paris, qui était encore la référence à l'époque de Hugo, pour constater que les deux adresses se trouvent de part et d'autre de l'axe de la méridienne et sur le même parallèle.

## Le Champ de l'Alouette

Après l'épisode du guet-apens, Marius a de nouveau perdu la trace de Cosette dont il n'a retenu que le surnom, l'Alouette. Désespéré, il erre dans ces « solitudes contiguës à nos faubourgs » jusqu'à ce qu'il découvre, entre la Glacière et les Gobelins, « une espèce de champ » que Hugo compare à une vue de Ruysdael : « Comme le lieu vaut la peine d'être vu, personne n'y vient ». (fig. 11)

Si Marius est « vaguement frappé du charme presque sauvage du lieu », il est bouleversé quand il apprend son nom, Le Champ de l'Alouette : « Mais après ce mot : l'Alouette, Marius n'avait plus entendu. Il y a de ces congélations subites dans l'état rêveur qu'un mot suffit à produire. Toute la pensée se condense brusquement autour d'une idée, et n'est plus capable d'aucune autre perception. L'Alouette, c'était l'appellation qui, dans les profondeurs de la mélancolie de Marius, avait remplacé Ursule. — Tiens, dit-il, dans l'espèce de stupeur irraisonnée propre à ces apartés mystérieux, ceci est son champ. Je saurai ici où elle demeure. » [IV, II, 1] Pour cette poétique raison, il y vient tous les jours : « Sa véritable adresse était celle-ci : Boulevard de la Santé, au septième arbre après la rue Croulebarbe <sup>15</sup> ».

C'est le toponyme qui fait vibrer et réagir Marius et non le lieu. L'expression utilisée par Hugo, « congélations subites », fait écho aux « paroles gelées » de Rabelais. On sait qu'elles sont la mémoire des paroles ou des bruits d'une ancienne bataille, livrée « l'hiver dernier » sur « le confin de la mer glaciale ». Elles inscrivent dans la géographie intime des

*Misérables*, la maîtresse de Hugo, Léonie d'Aunet avec laquelle il a été pris en « flagrant délit de conversation criminelle » le 2 juillet 1845 alors qu'il venait d'être nommé pair de France et de retrouver le Luxembourg. A la suite de ce scandale, il fait retraite chez son autre maîtresse, Juliette Drouet, et commence à écrire *Les Misères* qui deviendront *Les Misérables*. Cosette doit beaucoup physiquement à Léonie d'Aunet qui, née en 1820, est beaucoup plus jeune que Hugo. Elle doit sa célébrité au voyage qu'elle a fait au Spitzberg en 1838-39 avec son futur mari, le peintre Auguste Biard, dans le cadre de l'expédition de Joseph Gaimard. Hugo dans son *Journal*<sup>16</sup>, à la date du 30 juillet 1846, fait allusion aux notes qu'elle a prises et qu'elle publiera sous le titre : *Voyage d'une femme au Spitzberg*, en 1854. En 1832, il existait encore un moulin sur la Bièvre à cet endroit. D'où la référence à Ruysdaël.

Le tout dans la proximité des Feuillantines : « à l'horizon le Panthéon, l'arbre des Sourds-Muets, le Val-de-Grâce, noir, trapu, fantasque, amusant, magnifique ». (fig. 10) A ce moment précis, le point de vue de Marius se confond avec les souvenirs de Hugo et le regard nostalgique de la mémoire qui transfigure l'espace et incite le lecteur à toujours aller au-delà des apparences pour entrevoir d'autres réalités, que ce soit celles du « rêve en arrière » ou celles, intimes, de la rêverie qui transforme un toponyme comme le Champ-de-l'Alouette en véritable mythe personnel et poétique.

### **L'Observatoire et « la prise de possession de la lumière »**

On comprend ce que la construction de l'espace des *Misérables* et plus particulièrement de ce quartier du Luxembourg doit au souvenir personnel et à la nécessité intime de restituer « le Paris de sa jeunesse comme s'il existait encore ». Du fait de l'exil, « il ignore le Paris nouveau, et il écrit avec le Paris ancien devant les yeux dans une illusion qui lui est précieuse », dit-il de lui-même [II, 5, 1]. S'il est de fait impossible de restituer autrement que par l'imagination le jardin des Feuillantines de son enfance ou la maison de la rue Notre-Dame-des-Champs, on peut, grâce à la carte, constater que cet espace intime s'inscrit dans un V partant de l'Observatoire avec, à l'Ouest, la perspective de la maison de Notre-Dame-des-Champs et, à l'Est, celle des Feuillantines prolongée jusqu'au Panthéon.

Si le Champ de l'Alouette donne le point de vue intime et personnel d'où le roman a été écrit, c'est au carrefour de l'Observatoire qu'il se concrétise et s'objective grâce à la perspective exceptionnelle qu'offre l'Allée de l'Observatoire prolongeant celle du Luxembourg, toute deux résultant de la volonté politique de rendre tangible la Méridienne mesurée et tracée depuis l'Observatoire<sup>17</sup>.(fig. 12)

Rappelons que créé par Louis XIV en 1667 pour établir scientifiquement des cartes, il a été dirigé jusqu'à la Révolution par la dynastie des Cassini qui ont de fait cartographié la France et le ciel. Hugo possède l'une de leur cartes et il se passionne pour l'astronomie.

En 1834, il est invité par François Arago alors directeur des observations à l'Observatoire de Paris. Il raconte cette visite dans le *Promontorium Somnii*, écrit en 1863 et resté inédit. Fabuleuse rêverie sur le pouvoir des chimères, le texte commence par la description astronomique de la lune vue au télescope à l'Observatoire de Paris où Arago lui fait repérer le volcan Messala et le Promontorium Somnii. A près de trente ans d'intervalle, Hugo reprend le fil de la métaphore de ce Promontoire du Songe lunaire. S'ensuit une fascinante méditation sur la puissance de la lumière qui, conjuguée avec le pouvoir du rêve et de l'imagination, va provoquer « la secousse du réel », cette extraordinaire commotion qui

déclenche le *fiat lux* inaugural : « L'éclair fit une rencontre, quelque chose comme une cime peut-être, et s'y heurta, une sorte de serpent de feu se dessina dans cette noirceur, se roula en cercle et resta immobile ; c'était un cratère qui apparaissait. A quelque distance, un autre éclair, une autre coulée de lumière, un autre cercle ; deuxième cratère. Le premier est le volcan Messala, me dit Arago ; le deuxième est le Promontorium Somnii. Hugo commente : « Là aussi la grande parole venait d'être dite ; *fiat lux*. La lumière avait fait de toute cette ombre soudain vivante quelque chose comme un masque qui devient visage<sup>18</sup> ». Quelques lignes plus loin, il précise : « c'est la prise de possession de la lumière ».

Or qu'est-ce que l'amour pour Marius (lisez Hugo), si ce n'est « cette prise de possession de la lumière » par le truchement de Cosette (lisez Euphrasie), cette « condensation de lumière aurorale en forme de femme ».

Le « *fiat lux* » céleste et divin de la Genèse projeté sur la Pépinière où germent puis éclosent les amours de Marius et de Cosette devient un *fiat Lux-en-bourg* que je traduirai par un *fiat Lux* dans la Cité terrestre qu'emblématise le jardin. Le jeu de mots est peut-être vilain, comme tous les calembours<sup>19</sup>, mais il fait la lumière sur la nature de la chimère hugolienne telle qu'il l'exprime dans le dernier poème des *Châtiments*, « LUX ». Il y rêve du « radieux avenir », de la « la nuit qui se dissipe/ Sur le monde qui s'émancipe », celui d'une République universelle inondée de soleil. Ce vers, « Fêtes dans les cités, fêtes dans les campagnes », fait écho à l'invocation inaugurale de Tholomyès : « Quelle fête partout! ... O Luxembourg! ô Géorgiques de la rue Madame et de l'Allée de l'Observatoire ». Retour au point de départ et à la propre genèse du roman et de ses personnages, ce carrefour de l'Observatoire où naît et se concrétise sa chimère dans le personnage lumineux de Cosette, totalement identifiée au LUXembourg.

Pour autant la Lumière ne se conçoit pas sans la Nuit et suppose « d'ombre une morne moitié », comme le dit Paul Valéry. Hugo a cette remarque qui donne la clé de sa doctrine astronomique et de « l'histoire mélancolique » de Jean Valjean : « je n'ai jamais réfléchi sans un certain serrement de cœur que l'état normal du ciel, c'est la nuit. Ce que nous appelons le jour n'existe pour nous que parce que nous sommes près d'une étoile<sup>20</sup> ». L'étoile, c'est bien évidemment Cosette dont le mariage renvoie Jean Valjean à la nuit du tombeau : « Suprême ombre, suprême aurore » est le titre éloquent du livre neuvième de la cinquième partie, « Jean Valjean », le dernier des *Misérables*.

---





1 - Plan Maire 1821



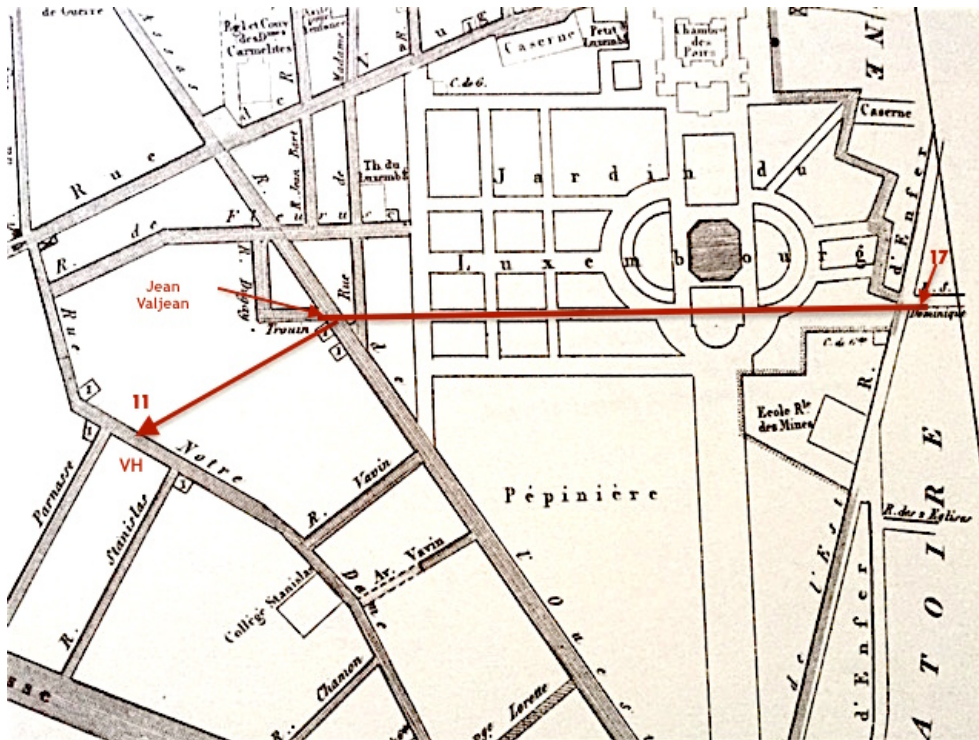




### 3 - La Pépinière vers 1830



4 - Carrefour de l'Observatoire - Statue du Maréchal Ney



5 - Adresse de Jean Valjean, rue de l'Ouest  
Fausse adresse 17, rue Saint-Dominique d'Enfer  
Adresse de Victor Hugo, 11, rue Notre-Dame-des-Champs



6 – 47, rue d'Assas / rue de l'Ouest





*7 - Vue depuis le 58 rue d'Assas*



*8 - Lithographie 1831-1835 de Jacques-Auguste Régnier et Jean-Jacques Champin (1831-1835)*



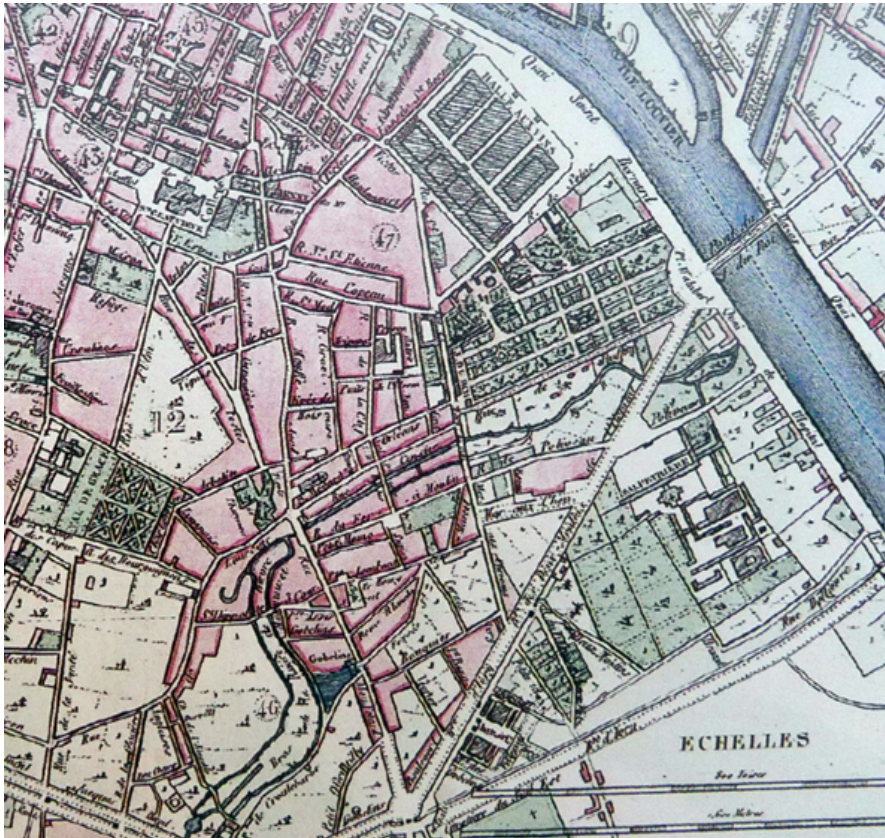
*9 - Hôtel particulier XVIIe siècle, 79, bd Saint-Michel - 8, Impasse Royer Collard*



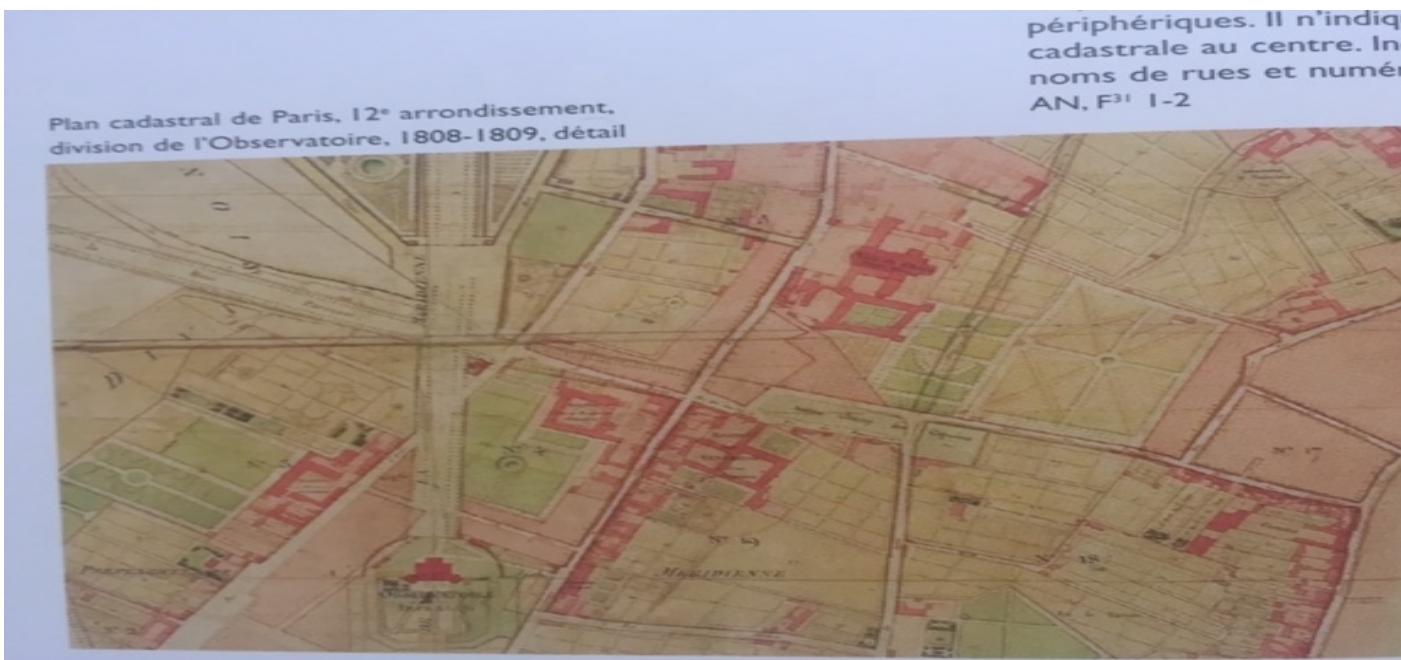


*10 - Hôtel particulier XVIIe siècle, 79, bd Saint-Michel - 8, Impasse Royer Collard*





11 - Le Champ de l'Alouette. Plan Maire 1821



12 - Plan cadastral de 1808. L'Observatoire